

# Apprivoiser Isidore

Marie-Célie Agnant

Numéro 770, janvier–février 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Agnant, M.-C. (2014). Apprivoiser Isidore. *Relations*, (770), 32–33.

# Apprivoiser Isidore

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT

ILLUSTRATION : RONALD MEVS

Je savourai longuement et pendant plusieurs semaines ce que j'appelais ma première victoire sur Isidore<sup>1</sup>. J'avais déployé tant d'efforts: tondu à plusieurs reprises sa pelouse, sorti et rentré ses poubelles, fait ses commissions. J'avais aussi nourri l'espoir secret que mes deux garçons se joindraient à moi dans ces nouvelles tâches. En vain, j'avais attendu qu'ils se décident à me seconder puis je les surpris un soir dans la salle de lavage, ergotant à qui mieux mieux à propos de ma nouvelle croisade. Je fis la sourde oreille quelques minutes mais lorsque j'eus atteint la dernière marche de l'escalier, je les tançai vertement, les accusant d'être des petits bourgeois minables, individualistes et morveux comme tous les petits bourgeois du monde.

Leurs yeux s'écarquillèrent d'étonnement, mais je lisais tant de tristesse dans leur regard. «Il ne pensera même pas à te remercier», protesta l'aîné, un peu honteux d'avoir été surpris en plein délit de médisance. «Qu'est-ce que ça changerait qu'il m'adresse des remerciements?» leur demandai-je, l'émotion pleine la voix. Je poursuivis sans leur laisser le loisir de répondre: «Ces actions me sortent du spectacle de ma misère, et pourquoi pas? Si elles me contraignent à poser mon regard sur un autre horizon, à contempler un peu moins mon nombril ainsi que le vôtre, à voir autre chose que les barreaux de ma propre cage, c'est beaucoup de gagné.»

Ils baissèrent la tête mais le cadet enchaîna aussitôt:

– Tu oublies que le monde, c'est aussi la Palestine, la Palestine avec la dépossession qui n'en finit plus, les territoires volés, les morts que nul ne compte et dont personne ne se soucie; la Palestine avec ses cris, ses enfants assassinés, ses larmes et cette misère innombrable. N'est-ce pas toi qui nous as depuis toujours rabâché les oreilles avec une situation que tu as toujours qualifiée d'ignoble?

Stupéfaite, j'avais soudain l'impression d'être sur un radeau à la dérive, errant sans

savoir à quoi me raccrocher, tandis que lui avait les larmes pleines les yeux. Je trouvais quand même la force de leur demander ce qu'Isidore, avec ses 80 ans ou plus, pouvait bien avoir à voir avec la situation palestinienne. Ils se mirent à balayer mes arguments, associant Isidore au soutien sans faille des communautés juives de la diaspora aux régimes des Sharon et des Begin. «La Cisjordanie, Gaza, Sabra et Shatila, les F16, les tanks Merkavas: ce dont il s'agit c'est d'une guerre totale contre un peuple, clamaient-ils, une politique d'extermination qui perdure, avec la bénédiction et la complicité de tous et, surtout, l'appui des grandes puissances.»

Mon aîné venait d'entamer sa deuxième année d'université, il faisait partie de je ne sais plus combien d'associations militantes et je me retrouvais soudain – moi qui les exhortais sans cesse à garder les yeux ouverts sur le monde – à me demander ce qui leur avait été transmis et comment; étais-je en décalage ou en retard? Sans me laisser le temps de reprendre mes esprits, ils enchaînèrent:

– La lutte que mènent les Palestiniens ne concerne pas uniquement le monde arabo-musulman – leurs voix dans ma tête se confondaient –, comprendre ce qui se passe là-bas implique que l'on en analyse toute la complexité. Il faut, disait la voix, citant Edward Saïd, se rappeler ce que Nelson Mandela ne s'est jamais lassé de répéter à propos de son propre combat: avoir la conscience du fait que la Palestine est l'une des grandes causes morales de notre temps, qui exige d'être défendue comme telle. Qui défend les Palestiniens, qui leur tend les bras?

– Mais...

Ils me jetèrent un regard que je crus empreint de commisération. Je ravalai mes paroles et leur dis que je montais me coucher, fatiguée par une trop longue journée au travail.

– Ce sont plutôt tes nouvelles occupations avec cet homme qui t'épuisent. Je reconnus la voix du cadet. L'argent qu'il envoie à Israël, il devrait l'utiliser et embaucher une compagnie d'entretien pour son gazon. Et puis, quelle idée folle d'aller le forcer à faire ces promenades quotidiennes au parc, tout cela après ton tra-





*Debate on Blue II*, 2006,  
techniques mixtes

vail. Tu n'en as pas assez de ta propre carcasse? Tu as l'air d'une nounou lui soutenant le bras.

– Votre regard est jeune mais moi je vois aussi le monde comme un grand fleuve qui charrie tant de cadavres. Isidore est déjà sur l'autre rive et depuis si longtemps, toute la sympathie que nous pouvons éprouver pour la situation qui prévaut en Palestine saurait-elle empêcher la compassion pour un vieil homme cristallisé dans sa douleur? La solitude est souvent anonyme, mais dans ce cas précis, elle ne l'est pas. Faut-il se croiser les bras sans lever le petit doigt, le regarder sombrer plus profondément chaque jour dans cette incommensurable solitude, alors qu'il suffit de peu? Faut-il être jeune pour ne pas comprendre que cet homme n'a absolument plus rien à quoi se raccrocher, faut-il le considérer comme un homme déjà mort? Ces sorties au parc sont si importantes pour Isidore. Il m'a confié qu'elles étaient ses seules et uniques distractions depuis si longtemps. Et puis, dites-vous qu'en toutes circonstances, l'indifférence et le manichéisme exacerbé contiennent sans contredit les mêmes ferments.

Un soir, je revins du parc avec Isidore et m'arrêtai d'abord à la maison. Peu après, les garçons arrivèrent. Interloqués, ils nous trouvèrent Isidore et moi, assis devant un guéridon; nous disputions une partie de cartes. La curiosité l'emportant, ils se rapprochèrent

et, au bout d'un moment, prétextant avoir quelque chose dans le four, tranquillement je m'éclipsai. Par la porte entrebâillée me parvint la voix cassée d'Isidore: «Lorsque je me suis rendu en Israël, j'avais le cœur gonflé d'espérance, mais peu à peu j'ai compris que le monde était une bien triste comédie, la même comédie, un peu comme un carrousel, tournant sur lui-même, revenant sans fin avec les mêmes acteurs qui arborent des masques différents; il ne s'agit pas d'une loi, mais cette façon de faire régit le monde entier, se manifeste dans toutes les actions des êtres humains. Le carrousel est partout, ici, ailleurs.

J'ai vécu deux ans là-bas puis, je me suis mis à l'abri derrière le paravent de l'art et de la poésie. Lorsque je n'arrive pas à peindre ou à écrire, je me noie. Quand l'écriture me déserte, que mes pinceaux se rebellent, le parfum atroce des jours d'antan, cette odeur abominable des chairs brûlées se marie en moi à celle des chairs écrasées par les bulldozers de cette armée d'occupation qui assiège les populations désarmées, là-bas, sur une terre que l'on dit bénie. Tout cela me pénètre dans la gorge, je suffoque, et c'est alors que je hurle. Je hurle pour chasser les ombres des bourreaux, qui rôdent autour de moi, ceux de jadis, ceux d'aujourd'hui.»

Je montai dans ma chambre où je pleurai tout mon saoul. Lorsque je redescendis, il faisait déjà nuit. Les garçons m'avaient laissé une note sur la table m'annonçant qu'ils étaient partis chez Isidore regarder ses tableaux. ●

1. Voir M.-C. Agnant, «Tout cela», *Relations*, n° 769, décembre 2013.